

à sa fille; La Harpe retraçant l'heure où son incrédulité s'écroula, André Chénier résumant dans un cri de révolte et de dégoût son testament politique; Th. Jouffroy, près de sa fin, jetant un dernier regard triste et lumineux sur *la Vie*, devant un auditoire qui la commence; Benjamin Constant décrivant les effets de *la Timidité* qui paralysa ses débuts; l'abbé Maury se glorifiant à son insu dans *Bossuet*; Lafayette, dévot sincère de la philosophie, retraçant avec une pieuse douleur les derniers moments de sa femme; Malesherbes exposant les droits de l'écrivain et la liberté de la pensée, Turgot précisant *l'Action du Christianisme sur la Politique*, Grétry évoquant l'artiste aux prises avec son œuvre, le chevalier de Méré dépeignant *l'honnête Homme* et Mme de Staal de Launay la femme supérieure à sa condition; Rivarol caractérisant l'esprit et le talent, le jugement et le goût, imprudemment impartial tant son goût et son esprit l'abusaient sur le reste; Robert Miron dans une *Remontrance* d'échevin, Napoléon I^{er} dans une *Proclamation impériale*, s'élèvent tous, dans les sujets les plus opposés et mus par les mêmes ressorts, à des effets de style ou d'éloquence qui n'appartiennent à aucune école, mais que toutes les écoles consacrent. Aucun de ces morceaux ne trahit son âge; ils possèdent cette valeur classique si aisément définissable : le caractère des œuvres qui restent vraies et qui gardent leur beauté dans tous les temps.

Votre Excellence a déjà entrevu que la religion, la morale et les traditions de l'honneur nous ont au plus haut point préoccupés. Des chefs-d'œuvre bien choisis doivent contenir ces enseignements : les présenter revêtus du prestige de la forme, c'est les rendre aimables et par là fructueux; démontrer que de tout temps la conception la plus pure a été la plus belle, c'est constater la plus noble gloire des lettres nationales. Les docteurs de la foi chrétienne, même dissidents, les moralistes, les philosophes sont groupés ici

et ralliés au souverain accord de l'orthodoxie, sur le terrain des vérités immuables. Calvin si important dans le tableau de l'éloquence théologique, serait contre-signé par Bossuet; Massillon, Fléchier, Bourdaloue seraient admis sans contestation par les anglicans et les luthériens mêmes. On a puisé les sujets de morale à cette source inaltérée jusqu'où ne remonte pas la controverse, dans ces régions de la vérité où le prêtre et le philosophe parlent le même langage. Royer-Collard, dans son *Discours* contre le projet suranné d'une loi qui atteint la conscience, abat l'intolérance avec l'arme de l'Évangile; Armand Carrel destiné à finir par le duel, appliquera au *Suicide* les stigmates de la philosophie, comme le pasteur Monod ceux de la religion.

A quoi bon multiplier ces exemples, s'ils ont suffi pour indiquer la pensée qui a dirigé nos recherches à travers les œuvres des écrivains dont s'honore la France? Aucun des grands noms ne fera défaut à ce Parnasse : Montaigne, Henri Estienne, Brantôme, Amyot, Malherbe, saint François de Sales, Pierre Corneille, le cardinal de Retz, Scarron, Pascal, Nicole, Mme de Sévigné, Perrault, Molière, Bossuet, Fénelon, Racine, Hamilton, Saint-Simon, Fontenelle, Rollin, Le Sage, Montesquieu, Vauvenargues, Jean-Jacques, Bernardin de Saint-Pierre, l'abbé Delille, La Harpe, Fontanes, Mme de Staël, Joseph de Maistre, Joubert, Courier, Arago, Ramond, Chateaubriand, se succéderont à leur date, entourés de leurs groupes littéraires, et saisis autant que possible à la page où l'auteur s'efface devant le caractère, où l'inspiration triomphe du procédé. Ces théories de trois cents écrivains défilent imposantes mais animées, jusqu'à nos jours, où les vivants d'hier et les personnes historiques de demain rejoignent la file des traditions, en s'y rattachant de près ou de loin, sans la rompre jamais.

Le résultat d'un arrangement bien simple, puisque la chronologie en fait les frais, est d'offrir tout ensemble le

tableau des progrès ou des variations du langage, le résumé de notre histoire littéraire, et de réunir par groupes successifs, avec une piquante variété, les auteurs qui nés ensemble sous les mêmes influences, ont dans des genres opposés, plié diversement une même langue à un fonds d'idées à peu près commun. Le clavier dont disposent les prosateurs français est tellement étendu, l'instrument a tant de souplesse, qu'il rend la perfection sous des formes étrangement dissemblables : leur étude, même limitée à des types désignés par un goût défiant de toute beauté trop audacieuse, donne encore aux esprits assez de liberté pour les préserver des tentations serviles, pour livrer à de jeunes ailes un large essor.

Votre Excellence, par un sentiment libéral en faveur des lettres contemporaines, a voulu que, comme Noël et Laplace et leurs divers continuateurs, nous réservassions une place à notre époque, un coin d'honneur aux vivants à la suite de leurs devanciers. Monsieur le ministre nous a engagés à n'être sévères que pour les œuvres, et à user d'une équité généreuse envers des noms effacés ou modestes, qu'une mention peut relever d'une indifférence imméritée. Nous avons étendu, même aux victimes des siècles, la grâce de ce procédé; les joyaux enfouis que nous avons tirés de là poussière ajouteront à l'utilité de ce recueil un intérêt de curiosité.

Quand on entre dans un musée de tableaux, on débute en général par l'embrasser dans un coup d'œil d'ensemble. De même, en ouvrant un recueil comme celui-ci, la première pensée est de courir à la *Table* ou de le feuilleter rapidement, pour se rendre un compte sommaire de la manière dont le cadre est rempli. C'est à ce désir presque instinctif que j'ai voulu répondre tout d'abord en présentant l'exposé qui précède, guidé plutôt par un certain ordre naturel que par la logique rigoureuse.

Il me reste à étayer notre plan de quelques explica-

tions sur l'ordonnance du livre et des matériaux qu'il rassemble.

Nous avons évité de séparer les genres et les morceaux par catégories, combinaison qui apporte sans notable avantage beaucoup de monotonie. Il n'est pas fort agréable, en effet, d'avoir à lire consécutivement cinquante narrations, puis cinquante morceaux de critique, cinquante portraits et autant de descriptions.

Nous avons également renoncé à classer par groupes les écoles divergentes. Ce serait revenir sur la justice du Temps et renoncer à un de ses trop rares bienfaits. D'ailleurs, elles eussent risqué, ces écoles, d'être défavorablement représentées; car ce qui en constitue les caractères distinctifs ou plutôt saillants, résulte trop fréquemment de certaines beautés de convention mal respectées par les siècles. Ajoutons que si nous avons adopté cette méthode, un certain nombre des écrivains renommés auraient pâli, auprès des ébauches moins autorisées des personnages rattachés aux lettres par la pratique du monde, par l'exercice des hautes situations et la libre culture de l'intelligence. Devant les lois immuables du beau, comme devant celles de l'orthodoxie véritable, toutes les sectes se confondent dans un commun accord.

Enhardis par les progrès des études historiques et afin de familiariser la jeunesse avec notre vieux langage, nous avons aussi voulu élargir le cadre de nos prédécesseurs et présenter à la suite de Joinville, de Froissard, de Philippe de Comines, les modèles les plus réguliers laissés par les écrivains du siècle de François I^{er}, fécond en bouleversements politiques et par suite, fertile en grands caractères. La révolution qui à cette époque précipita les esprits sur l'étude de l'antiquité, rouvrit l'ère des traditions : l'histoire de notre littérature classique, nationale, et disciplinée sinon régulière, remonte là.

Nous l'avons remarqué : l'œuvre admirable du règne de Louis XIV est plus aisément comprise et mieux appréciée quand on connaît les travaux qui en ont préparé l'épanouissement. Le seizième siècle épris tout à la fois du savoir et des idées, de la liberté et des disciplines, conserve très-vive encore l'empreinte native de l'esprit français, cette saveur du terroir qui adoucie, épurée par le temps, cédera un peu de son parfum, et en quelque sorte *le bouquet*, aux crus précieux de Malherbe, de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Mme de Sévigné. Montaigne a légué quelques traits de ressemblance à ses petits-fils les encyclopédistes ; de nos jours même, la critique a reconnu au passage, à certains airs de famille, les arrière-neveux de Rabelais, d'Amyot, et surtout des poètes de la pléiade. C'est de tout temps que les révolutionnaires se sont targués de devancer leur époque, pour avoir repris, dans le passé, les choses d'un peu trop haut.

A la faveur de l'ordre chronologique, nos lecteurs assisteront donc au travail de transformation subi par la littérature et par le langage qu'ils verront s'épurer jour par jour jusqu'à sa plus splendide saison, que suit encore un très-bel automne. Une telle étude les conviera à porter leur attention vers l'histoire critique : elle est sans danger pour le goût, lorsque cette excursion sur les terres les mieux cultivées de la philologie a pour correctif et pour dénouement le tableau si accompli des âges illustrés par Descartes, Pascal, Racine, Despréaux, La Bruyère, Bossuet, autorités auxquelles rien d'intelligent ne résiste. Le dix-septième siècle résume la raison et la grâce du génie français, c'est pourquoi il en contient toute la force.

Non contents de classer dans notre musée les panneaux naïfs encore, mais expressifs, de nos écoles incertaines et primitives, nous nous étions proposé de jeter, dans un travail accessoire, un coup d'œil sur les premiers âges du langage. Notre but, après avoir amené une jeunesse studieuse

jusqu'à la frontière des pays où l'histoire se perd dans la chronique et la poésie dans la légende, notre but était d'inviter des lecteurs entraînés jusqu'à moitié chemin, à poursuivre la route. Mais, outre que ce dessein nous a semblé trop embrasser et échapper à notre cadre, nous avons craint de grossir démesurément ce volume. Il aurait fallu aborder la discussion et parler aux yeux par des exemples multipliés ; citations prolixes, parce que la prose, plus diverse et moins arrêtée dans ses contours que la versification, exige pour être mise en valeur une exhibition plus spacieuse.

Si ce complément est jugé opportun, il se présentera avec plus d'à-propos en tête du volume consacré aux poètes. Ce second recueil tout à fait distinct sera moins surchargé, vu que chez nous la poésie, plus rigide soumise à des lois communes, restitue avec une gamme de nuances moins étendue le sentiment intime et personnel. C'est là, du reste, ce qui la rend moins souple ; c'est là ce qui a conduit les autres genres d'éloquence à prendre le pas sur elle.

L'explication de cette anomalie est pour ainsi dire le noeud de notre histoire philologique : ce petit problème sera élucidé ailleurs s'il le faut, en son temps, avec plus de clarté ; car, où suffit un hémistiche à la démonstration, elle demande à la prose toute une page, et l'esprit jeté à la traverse se distrait et perd le fil.

On me pardonnera de ne point passer sous silence les soins minutieux, l'impartialité qui ont dirigé nos recherches et présidé aux choix. Après avoir recueilli un butin trois fois plus considérable que celui dont nous avons gardé la fleur, nous avons discuté en commun la valeur de chaque fragment ; œuvre de critique où nous avons trouvé du charme, et plus de profit encore. Nous rendons à nos frères plus jeunes les leçons que nous avons reçues de nos pères, édifiés déjà sur leurs bienfaits par une épreuve personnelle.

Mais, on le comprendra, des fouilles si considérables, entreprises à la fois dans les terrains de l'histoire, des lettres divines et profanes, de la diplomatie, des arts, de la politique, des sciences, de l'administration publique, des champs de bataille, de la tribune et du barreau, n'ont pu s'exécuter sans de longs efforts servis par la sagacité d'un habile auxiliaire. Chacun de nous s'est mis à l'œuvre; cependant, nous devons de la reconnaissance à un poète, à un bibliographe plein de zèle : M. Philoxène Boyer, notre confrère, a mis à notre disposition une ardeur infatigable et un goût exercé.

Les collectionneurs de cet herbier littéraire ont tous beaucoup écrit, plus même que souvent ils ne l'auraient souhaité, emportés par le mouvement précipité de l'époque ou par les nécessités de la profession. L'expérience a laissé en eux si peu d'illusions vaines, que la brillante dynastie de leurs ancêtres est leur plus vif et leur plus juste orgueil. Ce livre est un monument à la gloire de nos guides et de nos maîtres : l'espoir de le rendre profitable à la génération qui nous suit a doublé notre zèle; le but matériel de l'ouvrage, destiné à secourir les nobles invalides des combats de l'esprit, sanctifie l'entreprise et lui a conquis les sympathies de Votre Excellence.

L'intention du Comité de la Société des Gens de lettres était de jeter dans une préface les quelques lignes qui doivent annoncer une publication nouvelle : je les ai laissées s'échapper dans un jet rapide, entraîné par la bienveillance éprouvée d'un confident en compagnie duquel il est doux de s'oublier. Et je ne sais vraiment s'il faut regretter d'avoir, ou à peu près, sans y prendre garde, épuisé dans un modeste entretien un sujet si complexe.

En effet, Monsieur le Ministre, un sentiment de réserve que chacun appréciera, nous dissuade de l'imprudente ambition de fourvoyer un Discours au milieu de tant de chefs-

d'œuvre; mais les convenances nous imposaient le devoir de vous apporter le compte rendu de nos travaux, dont votre sollicitude s'est fréquemment informée.

Cette tâche plus humble suffira. Notre *Trésor littéraire* sera placé plus immédiatement encore sous votre patronage; ces lignes auront trouvé dans notre reconnaissance leur meilleure excuse, et le sentiment qui les a dictées appellera sur elles l'indulgence des lecteurs.

Le Président du Comité,
FRANCIS WEY.

Paris, mars 1863.